

JUDITH McNAUGHT

Compromise



LA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Judith McNaught

Auteure de talent, elle a écrit une quinzaine de romances historiques et contemporaines qui se sont vendues à plus de 30 millions d'exemplaires. Elle a reçu de nombreuses récompenses et est toujours en tête des meilleures ventes du *New York Times*.

L'amant de l'ombre, *Les machinations du destin* et *Compromise* figurent parmi ses plus grands succès.

Compromise

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Les machinations du destin

N° 3399

L'homme qui haïssait les femmes

N° 3665

La scandaleuse

N° 3741

Où tu iras, j'irai

N° 3760

L'amant de l'ombre

N° 3810

Tourbillons

N° 4246

Le royaume des rêves

N° 12415

Garçon manqué

N° 12890

JUDITH
McNAUGHT

Compromise

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Catherine Plasait*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailupourelle.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
ALMOST HEAVEN

Éditeur original
Pocket Books, a division of Simon & Schuster Inc., New York

© Eagle Syndication Inc., 1989

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 1993

1

Ce jour-là, quinze valets vêtus de la livrée bleu et argent du comte de Cameron quittèrent Havenhurst à l'aube. M. Julius Cameron, oncle de Lady Élizabeth, les avait chargés de porter le même message dans quinze demeures disséminées à travers l'Angleterre.

Les destinataires de ces missives avaient un seul point commun : tous avaient demandé la main de Lady Élizabeth.

Les quinze gentilshommes, à la lecture de la lettre, exprimèrent une grande surprise. Certains se montrèrent incrédules, d'autres ironiques, d'autres encore ressentirent une satisfaction un peu cruelle.

Douze d'entre eux répondirent immédiatement pour décliner la proposition scandaleuse de Julius Cameron avant de filer retrouver des amis pour leur raconter cette merveilleuse anecdote et s'en moquer.

Trois de ces messieurs réagirent différemment.

Lord John Marchman venait de rentrer de sa partie de chasse quotidienne lorsque le messenger de Havenhurst arriva.

— Que je sois damné ! souffla-t-il après avoir pris connaissance de la lettre.

M. Julius Cameron y déclarait souhaiter voir sa nièce, Lady Élizabeth Cameron, mariée le plus vite possible. Dans cette perspective, il était disposé à reconsidérer

la demande en mariage de John. Les jeunes gens ne s'étant pas vus depuis un an et demi, Julius Cameron proposait d'envoyer sa nièce, dûment chaperonnée, passer une semaine avec John, afin de « refaire connaissance ».

John, qui n'en croyait pas ses yeux, relut une deuxième fois cette extravagante missive.

— Que je sois damné ! répéta-t-il en passant la main dans sa chevelure cendrée.

Il regardait distraitement ses précieux trophées de chasse accrochés au mur. Un élan le fixait de son regard vitreux, tandis qu'un ours montrait les crocs. Il caressa machinalement l'élan entre les bois, façon dérisoire de le remercier pour la splendide journée qu'il avait passée à traquer ses congénères.

Une vision enchanteresse de Lady Élizabeth dansait dans sa tête. Un visage absolument ravissant, avec de grands yeux émeraude, un teint de lis et des lèvres délicieusement douces. Lorsqu'il l'avait rencontrée pour la première fois, un an et demi auparavant, il s'était dit que jamais il n'avait vu de plus jolie personne. La deuxième fois, il avait été tellement envoûté par cette jeune fille de dix-sept ans qu'il s'était précipité chez son frère pour lui demander sa main. Et il avait essuyé un refus hautain.

De toute évidence, l'oncle d'Élizabeth, qui était à présent son tuteur, jugeait John selon d'autres critères.

Peut-être la ravissante Élizabeth y était-elle pour quelque chose ; peut-être leurs deux entretiens dans le parc avaient-ils été aussi troublants pour elle que pour lui...

Pensif, John se dirigea vers le mur où étaient alignées ses cannes à pêche et en sélectionna une. La truite mordrait à l'hameçon, cet après-midi, décréta-t-il en repensant à la magnifique chevelure couleur de miel d'Élizabeth. Sous le soleil, ses cheveux brillaient comme les écailles d'un poisson sortant de l'eau. Marchman trouva cette comparaison très poétique. Il reposa la

canne à pêche. Il se servirait des mêmes termes pour complimenter Élisabeth lorsqu'elle viendrait lui rendre visite le mois prochain, décida-t-il, avant d'aller rédiger une réponse affirmative.

Le message fut remis à Sir Francis Belhaven alors qu'il se trouvait dans sa chambre, vêtu d'un peignoir de satin. Sa maîtresse l'attendait, nue, dans le grand lit.

— Francis chéri, ronronna-t-elle en griffant les draps de soie de ses ongles vernis, que contient donc ce message de si important pour te retenir loin de moi ?

Il se tourna vers elle, les sourcils froncés.

— Ne déchire pas ces draps, ma belle, dit-il. Ils coûtent trente livres pièce.

— Si tu m'aimais, tu ne penserais pas à ça ! protesta-t-elle.

Francis Belhaven était tellement pingre qu'elle se demandait parfois si l'épouser lui rapporterait plus d'une ou deux robes par an.

— Et toi, si tu m'aimais, rétorqua-t-il doucement, tu prendrais plus de soin de mes affaires.

À quarante-cinq ans, Francis Belhaven ne s'était jamais marié, mais il ne manquait pas de compagnie féminine. Il adorait les femmes. Leurs visages, leurs corps...

Néanmoins, il lui fallait maintenant un héritier. Donc une épouse. Depuis un an, il avait longuement réfléchi à ce qu'il exigerait de l'heureuse élue. Il la voulait jeune, belle, dotée de suffisamment de fortune personnelle pour ne pas trop lui coûter.

S'arrachant à la lettre de Julius, il lança un regard concupiscent aux seins généreux d'Éloïse. Et il ajouta une ligne supplémentaire aux qualités de sa future épouse : elle devrait accepter ses appétits sexuels et son besoin de varier les plaisirs. Pas question qu'elle fonde en larmes chaque fois qu'il aurait une petite aventure extra-conjugale. À son âge, il n'avait aucune intention de se laisser diriger par une gamine à peine sortie du couvent, nourrie d'idées pieuses sur le mariage.

Élizabeth s'imposa soudain à son esprit. Quelle petite merveille elle était, quand il avait demandé sa main presque deux ans auparavant ! Des seins hauts et fermes, une taille de guêpe, un visage... inoubliable. Une fortune... confortable. Certes, on avait prétendu qu'elle était presque ruinée, après la mystérieuse disparition de son frère. Pourtant son oncle indiquait qu'elle apporterait une dot non négligeable, ce qui prouvait bien qu'il ne fallait pas croire tous les ragots.

— Francis !

Il vint s'asseoir sur le lit près d'Éloïse. Tout en lui caressant distraitemment la hanche, il sonna son valet de chambre.

— Un instant, chérie...

Il tendit la lettre au domestique empressé.

— Dites à mon secrétaire de répondre par l'affirmative.

La dernière invitation, adressée à Charles Thornton, arriva dans son manoir à la campagne, au milieu d'un monceau de courrier qu'on lui avait expédié de sa résidence londonienne.

Charles ouvrit la lettre de Julius Cameron alors qu'il était en train de dicter à toute allure quelques réponses à son nouveau secrétaire.

Il s'interrompit, stupéfait à la lecture de cette étrange requête. Peters, qui ne travaillait pour lui que depuis une quinzaine de jours, bénit cette pause bienvenue et en profita pour essayer de rattraper son retard en écrivant le plus vite possible ce dont il se souvenait.

Charles ne fut pas long à prendre une décision.

— Ce message m'a été envoyé par erreur ou pour plaisanter. De toute façon, c'est d'un goût détestable.

Il eut une rapide vision d'Élizabeth Cameron... Une petite pimbêche superficielle, frivole, dont le visage et le corps lui avaient fait perdre la tête. Elle était fiancée à un vicomte, à l'époque où il l'avait rencontrée. Or visiblement le mariage ne s'était pas fait...

elle avait dû l'évincer au profit d'un homme mieux nanti. Les nobles anglais, il était payé pour le savoir, se mariaient uniquement en fonction du prestige et de l'argent. Ils trouvaient ailleurs leurs plaisirs. La famille d'Élizabeth lui cherchait de nouveau un mari et ils devaient avoir diablement envie de la caser, s'ils étaient prêts à renoncer à un titre pour la fortune de Charles ! Tout ceci semblait si invraisemblable qu'il ne s'attarda pas à cette hypothèse. Non, il s'agissait simplement d'une farce stupide, sans doute inventée par quelqu'un qui se rappelait le scandale du week-end et qui se croyait drôle !

Chassant totalement Élizabeth et le mauvais plaisant de son esprit, Charles jeta un coup d'œil à son malheureux secrétaire qui suait sang et eau.

— Pas de réponse ! déclara-t-il en lançant la lettre de Julius en direction de Peters.

Malheureusement, la feuille glissa sur le bois ciré du bureau et tomba au sol. Peters eut un brusque mouvement pour la rattraper, entraînant dans son geste tout le courrier en attente.

Il se précipita aussitôt pour ramasser les douzaines de lettres éparses sur la moquette.

— Je... je suis désolé, balbutia-t-il en rougissant. Vraiment désolé, monsieur.

Il empilait maladroitement contrats, invitations, remerciements...

Charles ne semblait pas lui prêter attention. Il continuait à donner des instructions, tout en lui passant les lettres correspondantes à travers le bureau.

— Refusez les trois premières invitations, acceptez la quatrième, mais pas la cinquième. Mes condoléances pour ce faire-part. Pour celle-ci, expliquez que je pars en Écosse et priez cette personne de venir m'y rejoindre. N'oubliez pas les coordonnées de la maison.

Les papiers serrés sur son cœur, toujours accroupi, Peters releva la tête.

— Bien, monsieur, dit-il d'un ton qu'il voulait assuré.

Mais il était bien difficile d'être sûr de soi quand on était à genoux. Et plus difficile encore quand on ne savait plus très bien quelle réponse correspondait à quelle lettre !

Charles Thornton passa le reste de l'après-midi à inonder le malheureux Peters de courrier et d'instructions diverses.

Le soir, il discuta contrat de mariage avec son futur beau-père, le comte de Melbourne.

Peters, pendant ce temps, essayait désespérément d'apprendre du majordome de Charles quelles invitations son patron était susceptible d'accepter ou de refuser.

Avec l'aide de son valet de pied, qui faisait à l'occasion office de palefrenier – et ce n'était pas rare – Lady Élizabeth Cameron, comtesse de Havenhurst, descendit de sa jument.

— Merci Mark, lança-t-elle avec un sourire à son vieux domestique.

À cet instant, la petite comtesse ne ressemblait en rien à une aristocrate, pas même à une femme du monde. Elle portait un foulard bleu noué sur la nuque et une robe toute simple, un peu démodée. Elle avait au bras le panier d'osier dont elle se servait lorsqu'elle allait faire les courses au village.

Pourtant ni le foulard, ni la jument fatiguée, ni le panier d'osier n'auraient pu la rendre « commune ». Ses cheveux cascadaient somptueusement dans son dos, encadrant un visage d'une perfection sans faille, aux pommettes hautes, à la peau laiteuse et aux lèvres généreuses. Ses yeux surtout étaient magnifiques. D'un vert vif, frangés de longs cils recourbés sous des sourcils délicatement dessinés, ils scintillaient comme des émeraudes dans les moments de bonheur et s'assombrissaient lorsqu'elle était pensive.

Le palefrenier jeta un coup d'œil vers le contenu du panier, mais Élizabeth secoua la tête.

— Pas de tartes aujourd'hui, Mark. Elles étaient beaucoup trop chères, et M. Jenkins ne s'est pas montré

coopératif. Je lui ai dit que j'en voulais une douzaine, pourtant il a refusé de me faire un prix, alors je ne lui en ai acheté aucune... par principe. Savez-vous, poursuivit-elle en pouffant, que la semaine dernière, quand il m'a vue entrer dans le magasin, il s'est caché derrière ses sacs de farine ?

— Le lâche !

Il était bien connu parmi les commerçants qu'Élizabeth comptait chaque shilling, et que lorsqu'on en venait à discuter les prix – ce qui avec elle finissait toujours par arriver – elle avait presque inmanquablement le dernier mot. Son intelligence, et non sa beauté, était son principal atout dans ces marchandages. Non seulement elle était très douée pour le calcul mental, mais de plus elle se montrait tellement raisonnable, elle énumérait si gentiment les raisons pour lesquelles elle estimait avoir droit à une remise qu'elle épuisait ses adversaires ou les embrouillait au point qu'ils ne savaient plus où ils en étaient.

Son sens de l'économie ne s'arrêtait d'ailleurs pas aux achats. À Havenhurst aussi, elle faisait très attention aux dépenses. À dix-neuf ans, elle portait sur ses jeunes épaules le fardeau du domaine ancestral et de dix-huit domestiques, et s'arrangeait, avec l'aide financière fort limitée que lui offrait son oncle, pour accomplir l'impossible. Elle parvenait à préserver Havenhurst de la vente et à nourrir les quelques serviteurs qui ne l'avaient pas quittée. Le seul « luxe » qu'elle s'accordât était la présence de Miss Lucinda Throckmorton-Jones, qui avait été son chaperon et lui servait à présent de dame de compagnie avec des gages sévèrement réduits. Élizabeth se sentait parfaitement capable de vivre seule, mais elle savait que dans ce cas elle perdrait aussitôt le peu de réputation qui lui restait.

Elle tendit le panier à Mark en déclarant joyeusement :

— À la place des tartes, j'ai acheté des fraises. M. Thergood est bien plus raisonnable que M. Jenkins.

Lui admet qu'il est normal de payer moins cher quand on achète en quantité.

Mark feignit d'avoir compris aussi.

— Pour sûr ! dit-il en se grattant la tête, perplexe. N'importe quel imbécile serait d'accord avec ça !

— Exactement ! s'écria Élizabeth.

Elle grimpa avec souplesse les marches qui menaient à la demeure en pensant déjà à ses livres de comptes.

Bentner lui ouvrit la porte. Le vieux majordome rayonnait d'excitation. Du ton de quelqu'un qui meurt d'envie d'exploser mais se retient par dignité, il annonça :

— Vous avez une visite, Miss Élizabeth !

C'était la première depuis un an et demi, et Élizabeth fut bouleversée de joie et d'étonnement. Il ne pouvait s'agir d'un créancier : elle les avait tous payés en vendant la plupart des meubles et des objets de valeur du château.

— Qui est-ce ?

Un sourire radieux illumina le visage du brave homme.

— Alexandra Lawrence ! Euh... Townsende, rectifia-t-il, se rappelant que la jeune femme était mariée.

Le cœur battant, Élizabeth se débarrassa de son foulard et courut vers le salon. Elle s'immobilisa sur le seuil en découvrant la ravissante jeune femme brune qui se tenait au milieu de la pièce dans un élégant costume de voyage. Lorsqu'elle se retourna, elles se regardèrent tandis qu'un sourire leur montait aux lèvres.

— *Alex ? C'est vraiment toi ?* murmura Élizabeth d'une voix enrouée par l'émotion.

Elles ne bougeaient pas, chacune notant les changements survenus en un an et demi, se demandant avec quelque appréhension si c'était irrémédiable...

Dans la pièce silencieuse, les deux amies d'enfance firent un pas hésitant, puis encore un, et enfin se précipitèrent en courant dans les bras l'une de l'autre. Elles se serraient très fort, riaient et pleuraient en même temps.

— Ô Alex ! Tu es magnifique. Tu m'as tellement manqué !

Dans le monde, la jeune femme était Alexandra, duchesse de Hawthorne, mais pour Élizabeth elle était tout simplement « Alex », sa plus ancienne amie, qui revenait d'un voyage de noces autour du monde et ne pouvait être au courant du marasme dans lequel elle se débattait.

— Quand es-tu rentrée ? Es-tu heureuse ? Qu'est-ce qui t'amène ici ? Combien de temps restes-tu ?

— Tu m'as manqué aussi, répondit Alex en riant devant le feu soutenu des questions. Nous sommes revenus il y a trois semaines. Je suis *merveilleusement* heureuse. Je suis venue pour te voir, évidemment, et je peux rester quelques jours si tu veux bien de moi !

— Si je le veux ? s'écria joyeusement Élizabeth. Je n'ai rien de prévu ces temps-ci, sauf cet après-midi. Mon oncle vient me voir.

En réalité, l'agenda d'Élizabeth était parfaitement vierge pour les douze mois à venir, et les rares visites que lui rendait son oncle étaient pires que la solitude. Mais cela n'avait plus aucune importance ! Élizabeth était tellement contente de voir son Alex qu'elle ne cessait de sourire.

Comme quand elles étaient petites, elles allèrent s'asseoir sur un sofa, retirèrent leurs souliers et replièrent leurs jambes sous leurs jupes. Elles bavardèrent des heures avec cette simplicité des amis qui ont été séparés pendant longtemps mais demeurent éternellement unis par les souvenirs.

— Te souviens-tu de ces merveilleux tournois que nous organisions chaque fois qu'il y avait un anniversaire chez Mary Ellen ? demandait Élizabeth.

— Bien sûr !

— Tu me désarçonnais à chaque fois !

— C'est vrai, mais tu remportais tous les concours de tir au pistolet. En tout cas, jusqu'à ce que tes parents décident que tu étais trop âgée, et trop raffinée, pour

te joindre à nous... Tu nous as beaucoup manqué, après.

— Et vous plus encore ! Je savais toujours précisément quel jour avaient lieu les fêtes, et j'errais ici comme une âme en peine en imaginant combien vous vous amusiez. Puis Robert et moi avons décidé d'avoir nos propres tournois, et nous y avons fait participer les domestiques ! ajouta-t-elle en riant au souvenir de ces jours heureux.

— Où est Robert, à propos ? intervint Alex. Tu ne m'as pas encore parlé de lui.

— Il...

Élizabeth hésita. Elle ne pouvait raconter la disparition de son demi-frère sans révéler tout ce qui avait précédé. D'autre part, il y avait dans le regard d'Alex une lueur de compassion, comme si son amie était déjà au courant de la situation.

— Robert a disparu il y a un an et demi. Cela pourrait avoir un rapport avec... des dettes. Mais laissons ce sujet de côté !

— Parfait ! s'écria Alex avec un sourire un peu forcé. Alors, de quoi allons-nous parler ?

— De toi !

Le temps fila comme l'éclair tandis qu'Alex racontait sa vie avec son époux adoré. Élizabeth, émerveillée, l'écouta décrire les endroits fabuleux qu'elle avait visités durant sa lune de miel.

— Et Londres ? demanda-t-elle quand Alex en eut fini avec les villes étrangères.

— Que veux-tu savoir ?

Élizabeth ouvrit la bouche pour poser les questions qui lui tenaient le plus à cœur, mais son orgueil l'en empêcha.

— Oh, rien de particulier, mentit-elle.

« J'ignore si mes amis se moquent de moi, s'ils me condamnent ou, pire, s'ils ont pitié de moi, pensait-elle. S'ils savent que je suis ruinée. Et par-dessus tout, j'aimerais comprendre pourquoi pas un d'entre eux ne

s'est donné la peine de me rendre visite ou de m'envoyer un mot... »

Un an et demi auparavant, quand elle avait fait son entrée dans le monde, elle avait connu un succès immédiat, et de nombreux jeunes gens avaient demandé sa main. À présent, à dix-neuf ans, elle était exclue de cette même société qui l'avait naguère imitée, adorée, choyée. Élizabeth avait violé ses règles et était devenue le centre d'un scandale dont le bruit s'était répandu à la vitesse de l'éclair.

Les gens connaissaient-ils toute l'histoire, ou seulement le scandale ? En riaient-ils encore ? Alex était partie juste avant pour son long voyage ; en avait-elle entendu parler à son retour ?

Les questions se bousculaient dans son esprit, mais elle refusait de les poser pour deux raisons. D'abord, les réponses risquaient de lui faire mal, or elle ne voulait pas pleurer. Ensuite, pour les formuler, elle devrait auparavant tout raconter à son amie. Et à la vérité, Élizabeth se sentait trop seule, trop isolée pour prendre le risque qu'Alex l'abandonne elle aussi.

— Qu'aimerais-tu savoir ? insista Alex avec un sourire engageant destiné à masquer le chagrin qu'elle ressentait pour son amie.

— Tout ! s'écria Élizabeth.

— Alors, allons-y ! Tout d'abord, Lord Dusenberry vient de se fiancer à Cecilia Lacroix.

— Merveilleux ! s'exclama Élizabeth avec une joie sincère. Il est très riche, et d'excellente famille.

— C'est un coureur de jupons invétéré, et il prendra une maîtresse le premier mois qui suivra leur mariage ! protesta Alex avec la franchise qui choquait et ravissait Élizabeth.

— J'espère que tu te trompes.

— Je suis sûre du contraire. Je prends le pari, poursuivit Alex sans réfléchir, tout heureuse de voir la joie revenue dans les yeux de son amie. Disons trente livres ?

Brusquement, le sourire d'Élizabeth se figea. Il fallait qu'elle sache si Alex était venue par pure amitié, ou si elle la croyait encore l'une des jeunes filles les plus en vue de la haute société. Elle regarda Alex droit dans les yeux et annonça avec dignité :

— Je ne possède pas trente livres.

Alex refoula les larmes de compassion qui lui montaient aux yeux.

— Je sais.

Élizabeth avait appris à lutter contre la mauvaise fortune à dissimuler ses frayeurs, à garder la tête haute. À cet instant pourtant, elle faillit laisser libre cours à ses larmes. La gorge serrée, elle murmura :

— Merci.

— Tu n'as pas à me remercier. J'ai entendu raconter cette sordide histoire et je n'en crois pas un mot. D'ailleurs, je veux que tu viennes à Londres pour la Saison, ajouta-t-elle en prenant la main de son amie. Ne serait-ce que par fierté, tu dois les affronter. Je t'y aiderai... Mieux, je persuaderai la grand-mère de mon mari de te parrainer. Crois-moi, personne n'osera dire du mal de toi si la duchesse douairière de Hawthorne te soutient.

— Je t'en prie, Alex, arrête. Tu ignores de quoi tu parles. Même si j'acceptais ta proposition, ce qui n'est pas le cas, elle ne serait jamais d'accord. Je ne la connais pas, mais elle sait certainement tout sur moi. Sur ce que les gens disent de moi, plus exactement.

Alex soutint son regard sans flancher.

— Tu as raison sur un point : elle a entendu les ragots pendant mon absence. Cependant je m'en suis entretenue avec elle, et elle souhaite te rencontrer avant de prendre une décision. Elle t'aimera, comme je t'aime. Ensuite, elle remuera ciel et terre pour te faire accepter dans la bonne société.

Élizabeth secoua la tête, à la fois émue de gratitude et dévorée d'humiliation.

— J'apprécie ton offre, vraiment, mais je ne pourrais jamais supporter cette épreuve.

— Je suis tout à fait déterminée. Mon époux respecte mes jugements, et il sera de mon avis, j'en suis certaine. Quant aux toilettes, il y en a beaucoup que je n'ai encore jamais portées. Je te prêterai...

— Certainement pas ! s'exclama Élizabeth. Je t'en prie, Alex, laisse-moi au moins un peu de dignité. En outre, ajouta-t-elle avec un tendre sourire, je ne suis pas aussi malheureuse qu'il y paraît. Je t'ai. Et j'ai Havenhurst.

— Je le sais. Pourtant je sais aussi que tu ne peux pas t'y terrer toute ta vie. Tu ne seras pas obligée d'assister aux réceptions si tu n'en as pas envie, quand tu seras à Londres. Mais nous passerons du temps ensemble. Tu m'as tellement manqué !

— Tu seras bien trop occupée, répliqua Élizabeth en se rappelant le tourbillon incessant des activités mondaines qui marquaient la Saison dans la capitale.

— Pas autant que tu le crois, répondit Alex avec un sourire mystérieux. J'attends un bébé.

Élizabeth la serra contre elle.

— Je viendrai ! cria-t-elle sans réfléchir davantage. Mais je pourrais habiter la résidence de mon oncle, s'il ne s'y trouve pas.

— Non. Tu vivras chez nous.

— Nous verrons, s'entêta Élizabeth avant de murmurer, ravie : un bébé !

À cet instant, Bentner apparut sur le seuil de la porte.

— Excusez-moi, Miss Élizabeth. Votre oncle est arrivé ; il souhaite vous voir *immédiatement* dans son bureau.

Alex regarda le majordome puis Élizabeth d'un air interrogateur.

— Havenhurst me semble plutôt désert. Combien de domestiques as-tu ?

— Dix-huit. À une époque, nous en avions quatre-vingt-dix. Au moment de la disparition de Robert,

nous n'en avons plus que quarante-cinq, et ensuite mon oncle les a tous renvoyés. Il a dit que nous n'en avons pas besoin et, après avoir examiné les comptes, il m'a montré que nous ne pouvions plus leur offrir que le vivre et le couvert. Dix-huit d'entre eux sont tout de même restés, conclut-elle avec un sourire pour Bentner. Ils ont vécu toute leur vie à Havenhurst, c'est aussi leur foyer.

Élizabeth se leva, tentant de maîtriser la poussée d'angoisse qui l'envahissait chaque fois qu'elle devait affronter son oncle.

— Je n'en ai pas pour longtemps. Oncle Julius ne s'attarde jamais ici plus qu'il n'est indispensable.

Bentner rassemblait les tasses à thé en prenant tout son temps. Dès qu'Élizabeth fut hors de portée de voix, il se tourna vers la duchesse de Hawthorne qu'il avait connue toute gamine lorsqu'elle courait les bois vêtue comme un garçon.

— Je vous demande pardon, Votre Grâce, commençait-il, son bon visage crispé par la contrariété. Puis-je vous dire combien je suis heureux de vous voir dans cette demeure, particulièrement en ce moment où M. Cameron s'y trouve ?

— Mon Dieu, je vous remercie, Bentner. Et je suis ravie de vous revoir. Quelque chose ne va pas avec M. Cameron ?

— Ça se pourrait bien...

Le vieil homme s'interrompit pour aller jeter un coup d'œil dans le hall avant d'ajouter sur le ton de la confiance :

— Aaron – c'est notre cocher – Aaron et moi, nous n'aimons pas l'air qu'il a aujourd'hui. Et autre chose : ceux qui demeurent encore ici ne le font pas pour Havenhurst...

Il rougit, embarrassé, et continua d'une voix bourrue :

— Nous sommes restés pour notre jeune maîtresse. Elle n'a plus que nous, voyez-vous.

Devant cette manifestation de loyauté, les larmes montèrent aux yeux d'Alex.

— Nous ne devons pas laisser son oncle la bouleverser, poursuivit-il. Ce qu'il ne manque pas de faire à chacune de ses visites.

— Existe-t-il un moyen de l'en empêcher ?

Bentner se redressa de toute sa hauteur et déclara avec force :

— Moi, je serais d'avis de le pousser du haut du pont de Londres. Aaron préconise le poison.

— Je préfère votre méthode, Bentner, répondit Alex avec un clin d'œil. C'est plus propre.

Alexandra plaisantait, mais ils échangèrent un regard complice. Elle savait que, si besoin était, elle pouvait compter sur la loyauté indéfectible de tout le personnel.

Julius Cameron leva la tête lorsque sa nièce pénétra dans le bureau, et une moue de contrariété apparut sur ses lèvres. Même devenue une orpheline pauvre, Élizabeth conservait son port de reine. Elle était noyée jusqu'au cou dans les dettes, et chaque mois en apportait davantage, mais elle continuait à marcher la tête haute, comme son arrogant de père l'avait toujours fait.

À trente-cinq ans, il avait péri dans un naufrage ainsi que son épouse. Il avait déjà dilapidé sa fortune au jeu et secrètement hypothéqué ses propriétés. Malgré tout, il n'avait jamais renoncé à mener la vie d'un aristocrate privilégié.

Fils cadet du comte de Havenhurst, Julius n'avait hérité d'aucun titre, ni d'argent, ni même de domaines substantiels. Pourtant, il s'était arrangé, grâce à un travail acharné et une existence austère, pour amasser une fortune considérable. Parti de rien, il s'était efforcé d'améliorer son sort. Il avait résisté aux tentations de la vie mondaine non par avarice, mais parce qu'il refusait de jouer à l'aristocrate qu'il n'était pas.

Après une vie toute spartiate, le destin lui avait joué un bien mauvais tour : sa femme était stérile. Pour sa plus grande amertume, il n'avait pas d'héritier... hormis le fils qu'Élizabeth porterait une fois mariée.

Tandis qu'elle prenait place en face de lui, il fut de nouveau douloureusement frappé par l'ironie du sort.

Il avait passé sa vie à travailler comme un forcené, tout ça pour remplir les poches du futur petit-fils de son insouciant de frère. Et comme si cela ne suffisait pas, il se trouvait également chargé de débrouiller la situation que Robert avait laissée derrière lui à sa disparition.

Et maintenant, Julius n'avait plus qu'à honorer les dernières volontés de son frère aîné : marier la jeune fille à un homme qui possédait à la fois titre et fortune, si possible.

Lorsque Julius s'était lancé, un mois auparavant, dans sa recherche d'un époux, il avait imaginé que ce serait tâche facile. En effet, lors de ses débuts dans le monde, sa grande beauté, son lignage inattaquable et sa fortune supposée avaient valu à Élizabeth le chiffre record de quinze demandes en mariage en quatre semaines.

Au grand étonnement de Julius, sur ces quinze hommes, trois seulement avaient accepté aujourd'hui sa proposition, et plusieurs ne s'étaient même pas donné la peine de répondre. Certes, Élizabeth était pauvre à présent, ce n'était un secret pour personne. Cependant Julius avait offert une dot confortable afin de se débarrasser d'elle. Pour un homme qui raisonnait uniquement en fonction de l'argent, cette somme à elle seule suffisait à rendre sa nièce désirable. Quant au scandale qui entourait la jeune fille, Julius le connaissait à peine et ne s'en souciait guère. Il fuyait la société, ses cancan, sa frivolité, ses excès.

La question d'Élizabeth le tira de son amère rêverie.

— De quoi vouliez-vous m'entretenir, mon oncle ?

Son animosité et la perspective de la réaction d'Élizabeth lui firent répondre d'une voix plus sèche que de coutume :

— Je suis venu parler de ton mariage imminent.

— Mon... mon quoi ?

Élizabeth avait sursauté et, sous le choc, elle perdit un instant sa façade de dignité pour ressembler à une toute petite fille esseulée, perdue, prise au piège.

— Tu m'as bien entendu. J'ai sélectionné trois hommes. Deux sont nobles, mais pas le troisième.

Comme les titres étaient fort importants pour ton père, je choisirai parmi les candidats celui qui aura le meilleur rang... à condition toutefois que l'opportunité m'en soit donnée.

— Comment... ?

Elle dut s'interrompre pour rassembler ses esprits avant de poursuivre.

— Comment avez-vous sélectionné ces hommes ?

— J'ai obtenu de Lucinda le nom de ceux qui t'ont demandée en mariage, l'année où tu as débuté dans le monde. Je leur ai envoyé à chacun un message pour leur exprimer ta volonté et la mienne – en tant que tuteur – de reconsidérer leur proposition.

Horriifiée, Élisabeth s'agrippait aux bras de son fauteuil.

— Vous voulez dire, murmura-t-elle d'une voix indignée, que vous avez fait une sorte d'offre publique de ma personne ?

— Oui ! aboya-t-il, furieux de sentir qu'elle lui reprochait de ne pas se conduire comme le rang de la jeune fille l'exigeait. De plus, cela te calmera un peu d'apprendre que le charme légendaire que tu exerçais sur la gent masculine semble ne plus agir. Trois de ces hommes seulement ont manifesté le désir de renouer des relations avec toi.

Humiliée au plus profond de son âme, Élisabeth fixait le mur derrière lui.

— Je ne peux pas croire que vous ayez fait ça...

Il frappa violemment le bureau du plat de la main.

— J'ai agi selon mes droits, ma chère, et en accord avec les instructions de ton père ! Puis-je te rappeler que c'est mon argent qui sera remis entre les mains de ton mari, après ma mort, pour revenir ensuite à ton fils. *Mon* argent !

Depuis plusieurs mois, Élisabeth s'efforçait de comprendre son oncle. Tout au fond de son cœur, elle devinait la raison de son amertume et y compatissait.

— Je regrette que vous n'ayez pas eu la chance d'engendrer vous-même un fils, mais je n'y suis pour rien. Je ne vous ai jamais fait de mal, je n'ai pas mérité que vous me détestiez à ce point.

Elle se tut en voyant l'expression dure de Julius devant ce qu'il prenait pour une supplique. Alors elle redressa la tête et s'accrocha à ce qui lui restait de dignité.

— Qui sont ces hommes ?

— Sir Francis Belhaven.

Élizabeth le regarda, complètement désorientée.

— J'ai rencontré des centaines de personnes, cette année-là, et ce nom ne me dit absolument rien.

— Le deuxième est Lord John Marchman, comte de Canford.

La jeune fille secoua la tête.

— Le titre m'est vaguement familier, mais je serais incapable de lui attribuer un visage.

Son oncle s'agaça de sa réaction.

— Tu as bien mauvaise mémoire ! Si tu ne te rappelles pas un chevalier ou un comte, je doute que tu te souviennes d'un simple roturier.

— Qui est le troisième ? demanda-t-elle froidement.

— M. Charles Thornton. Il est...

À ce nom, Élizabeth bondit de son siège, à la fois furieuse et terrifiée.

— *Charles Thornton !* cria-t-elle en s'appuyant au bureau pour garder son équilibre. Charles Thornton ! répéta-t-elle d'une voix haut perchée, au bord de la crise de larmes. Mon oncle, si Charles Thornton a parlé d'un mariage avec moi, c'était quand Robert le menaçait de son arme ! Ce n'était pas m'épouser qu'il voulait, et Robert l'a provoqué en duel à cause de son comportement à mon égard. Il l'a même blessé !

Au lieu de se montrer ennuyé, son oncle l'observait avec une froide indifférence.

— Vous ne comprenez donc pas ? s'exclama-t-elle.

— Je comprends qu'il m'a répondu par l'affirmative en termes tout à fait courtois. Peut-être regrette-t-il son attitude passée et souhaite-t-il se racheter.

— Se racheter ! J'ignore s'il me hait ou s'il me méprise simplement, mais je puis vous assurer qu'il n'a pas, et qu'il n'a jamais eu la moindre intention de m'épouser ! C'est à cause de lui que je fuis la société !

— Si tu veux mon avis, tu es bien mieux loin de la mauvaise influence de la capitale. Mais là n'est pas le problème. Il a accepté mes conditions.

— Quelles conditions ?

Ignorant l'indignation de sa nièce, Julius répondit le plus naturellement du monde :

— Chacun des trois candidats est d'accord pour que tu lui rendes une courte visite afin de voir si vous vous plaisez. Lucinda t'accompagnera. Tu pars dans cinq jours. Tu commenceras par Belhaven, puis Marchman, et enfin Thornton.

La pièce semblait tourner autour d'Élizabeth.

— Je ne peux y croire ! répéta-t-elle.

En désespoir de cause, elle se rabattit sur ce qu'elle trouvait :

— Lucinda a pris ses premières vacances depuis des années. Elle est chez sa sœur, dans le Devon.

— Alors, emmène Berta et ordonne à Lucinda de te rejoindre plus tard en Écosse, chez Thornton.

— Berta ? Berta est une servante. Ma réputation sera en lambeaux si je passe une semaine dans la demeure d'un homme avec une simple femme de chambre pour chaperon.

— Alors ne le dis pas ! cria-t-il, exaspéré. Comme j'ai déjà parlé de Lucinda Throckmorton-Jones dans mes lettres, tu prétendras que Berta est ta tante. Plus d'objections, ma nièce, c'est décidé. Tu peux te retirer.

— Ce n'est pas décidé ! Il y a eu une épouvantable erreur, je vous l'ai dit. Charles Thornton ne voudra pas me voir, et je n'ai aucune envie de le rencontrer.

— Il n'y a pas d'erreur, décréta Julius. Charles Thornton a reçu ma lettre et accepté notre proposition. Il a même envoyé des instructions pour que tu te rendes dans son manoir en Écosse.

— *Votre* proposition ! rectifia Élizabeth. Pas la mienne !

— Je n'entrerai pas dans ces détails avec toi, Élizabeth. L'entretien est terminé.

4

Élizabeth se dirigea vers le salon, mais ses genoux tremblaient tellement qu'elle dut s'arrêter et s'appuyer au mur. Charles Thornton. Dans quelques jours, elle serait confrontée à Charles Thornton...

La tête lui tournait et, au lieu d'aller retrouver Alex, elle entra dans le boudoir où elle se laissa tomber sur un sofa. Elle fixait sans la voir la trace plus claire sur la tenture murale, là où un Rubens était naguère accroché.

Elle n'avait jamais imaginé une seconde que Charles Thornton ait envie de l'épouser, et elle se demandait ce qui pouvait bien l'avoir poussé à accepter la proposition insensée de son oncle.

En y repensant, elle ne comprenait plus comment elle avait pu se montrer si légère, si insouciante, durant ce fameux week-end. Elle était sûre alors que l'avenir lui sourirait...

Elle avait traversé une période douloureuse au moment de la mort de ses parents, mais elle avait Robert pour la consoler, la cajoler, lui assurer qu'elle connaîtrait des jours meilleurs. Elle avait onze ans, Robert dix-neuf, et bien qu'étant seulement son demi-frère – né d'un premier mariage de sa mère – aussi loin qu'elle se souvienne, elle s'en était remise à lui. Ses parents étaient si peu souvent à la maison qu'elle se les rappelait plutôt comme de lointains amis qui

apparaissaient dans sa vie trois ou quatre fois par an, chargés de présents, et se volatilisèrent aussitôt.

Hormis ce drame, Élisabeth avait passé une enfance très agréable. Sa gentillesse et sa gaieté la faisaient aimer de tous, et les domestiques étaient fous d'elle. Cook la gavait de sucreries, le majordome lui enseignait les échecs. Aaron lui apprit à se servir d'un fusil, au cas où elle aurait besoin de se défendre.

Mais de tous ces proches de Havenhurst, celui avec lequel elle passait le plus de temps était Oliver, le jardinier en chef du domaine, qui était arrivé l'année où elle s'était retrouvée orpheline. Calme et doux, Oliver avait l'habitude de parler à ses plantes.

— Elles ont besoin d'affection, expliqua-t-il un jour où la petite fille l'avait surpris dans la serre en train d'encourager une violette qui piquait du nez. Elles sont comme les gens. Essayez. Dites quelques mots gentils à cette jolie violette.

Élisabeth obéit, tout en se sentant un peu ridicule. Elle se pencha vers la petite fleur.

— J'espère que tu guériras bien vite, et que tu redeviendras aussi belle qu'avant...

Puis elle recula, s'attendant presque à voir les feuilles jaunies se dresser vers le soleil.

— Je lui ai administré une dose de mon médicament spécial, déclara Oliver en portant la fleur sur le banc où il rangeait ses pots malades. Dans quelques jours, elle sera heureuse de vous montrer qu'elle se porte mieux.

Le lendemain, Élisabeth constata que la violette avait toujours aussi piteuse allure... Cinq jours plus tard, elle l'avait complètement oubliée quand elle se rendit à la serre pour partager un gâteau avec Oliver.

— Votre amie a hâte de vous voir, mademoiselle, annonça le jardinier.

La petite fille, ravie, s'aperçut que les fragiles fleurs violettes avaient retrouvé toute leur vigueur.

— Oliver, comment avez-vous réussi ce miracle ?

— Ce sont vos paroles gentilles et un peu ma médecine qui lui ont permis de guérir.

Comme il voyait l'enfant fascinée, et sans doute aussi pour la distraire de son malheur, il lui fit visiter toute la serre, lui indiqua le nom des plantes, lui montra les croisements qu'il tentait de réaliser. Plus tard, il lui demanda si elle aimerait avoir un jardin à elle et ils sélectionnèrent ensemble les fleurs qu'elle y planterait.

Cette journée marqua le début d'une véritable histoire d'amour entre Élizabeth et le monde végétal. Grâce à Oliver elle en apprit énormément sur les boutures, les greffes, les « médicaments ».

Quand le jardinier lui eut enseigné tout ce qu'il savait, elle devint le professeur. Car elle avait sur lui un avantage certain : elle savait lire. Or la bibliothèque de Havenhurst, orgueil de son grand-père, contenait de nombreux ouvrages de botanique.

Au bout de cinq ans, le « petit » jardin d'Élizabeth était absolument magnifique. Dès que la jeune fille se penchait vers la terre, les fleurs les plus splendides semblaient s'épanouir comme par magie.

— Elles savent que vous les aimez, répétait Oliver. Et elles veulent vous prouver qu'elles vous aiment aussi en se parant de leurs plus jolies couleurs.

Lorsque la santé déclinante d'Oliver exigea son départ pour des climats plus doux, la jeune fille fut très affectée. Mais elle n'en passa que plus de temps avec ses chères plantes et créa de nouvelles terrasses fleuries dont elle était très fière.

Outre le jardinage, l'amitié d'Alexandra Lawrence avait beaucoup d'importance pour Élizabeth. Elles étaient voisines et, bien qu'Alex soit un peu plus âgée, elles adoraient se raconter la nuit de terrifiantes histoires de fantômes, ou se retrouver dans la cabane d'Élizabeth, construite dans un arbre, pour partager leurs secrets et leurs rêves de petites filles.

Même après le mariage d'Alex et son départ, Élizabeth ne s'était jamais sentie seule. Elle avait Havenhurst

pour occuper son temps et son esprit. Autrefois château fort entouré de douves et de hautes murailles, la demeure avait été assignée en douaire à une grand-mère d'Élizabeth entrée dans la famille au XII^e siècle. Son époux, proche du roi, avait obtenu des codicilles pour s'assurer que Havenhurst appartiendrait à sa femme et à ses descendants – qu'ils soient hommes ou femmes – tant qu'ils le désireraient.

Aussi, à la mort de son père, Élizabeth était-elle devenue comtesse de Havenhurst. Si le titre signifiait peu pour la petite fille, le château, avec son passé glorieux, représentait beaucoup. À dix-sept ans, elle n'ignorait pas un détail de son histoire : les sièges soutenus, le nom des attaquants, les tactiques utilisées pour les écraser. Elle connaissait tout de ses précédents occupants, depuis le premier comte dont le courage au combat était devenu légendaire, mais qui avait été secrètement terrorisé par son épouse.

Les douves avaient été comblées plusieurs siècles auparavant, les murailles abattues et la demeure agrandie au point de ne plus guère garder de ressemblance avec la place forte d'origine. Mais Élizabeth, grâce aux parchemins soigneusement conservés dans la vaste bibliothèque, connaissait l'ancienne bâtisse par cœur.

À dix-sept ans, Élizabeth était différente des autres jeunes aristocrates. Fort cultivée, posée, elle avait un sens pratique très affirmé et apprenait déjà de son régisseur comment diriger son domaine. Entourée d'adultes depuis sa plus tendre enfance, elle était persuadée, dans son optimisme naïf, que tous les gens étaient aussi gentils et fiables que les habitants de Havenhurst.

Aussi, le jour fatal où Robert fit irruption au château pour lui annoncer avec un large sourire qu'elle allait faire son entrée dans le monde à Londres six mois plus tard, réagit-elle avec plaisir et sans la moindre appréhension.

— Tout est arrangé ! s'exclama-t-il d'un ton joyeux. Lady Jamison accepte de te parrainer, en souvenir de

notre chère maman. Cette affaire coûtera une sacrée fortune, mais le jeu en vaut la chandelle.

— Tu ne m'as jamais parlé d'argent, s'étonna Élizabeth. Nous n'avons pas de difficultés financières, n'est-ce pas ?

— Plus maintenant. Nous disposons d'une véritable petite fortune, mais je ne m'en étais jamais rendu compte !

— De quoi parles-tu ? demanda Élizabeth, stupéfaite et vaguement inquiète.

En riant, il l'attira devant un miroir et l'obligea à se regarder.

Elle obéit, puis s'écria gaiement :

— Tu aurais pu me dire que j'avais une trace de terre sur la joue !

— Élizabeth, c'est tout ce que tu vois ? Une tache sur ta joue ?

— Je vois mon visage.

— Comment le trouves-tu ?

— C'est mon visage ! rétorqua-t-elle un peu agacée.

— Il représente notre fortune, à présent ! J'y ai pensé seulement hier, quand Bertie Krandell m'a appris l'offre somptueuse que Lord Cheverley a faite à sa sœur !

La jeune fille tombait des nues.

— De quoi parles-tu ?

— De ton mariage, répondit Robert avec son charmant sourire. Tu es infiniment plus jolie que la sœur de Bertie. Avec ta beauté et Havenhurst comme dot, tu seras capable de faire un mariage que toute l'Angleterre t'enviera. Il t'apportera des bijoux, des robes, de belles demeures, et à moi il offrira des relations, qui sont bien plus utiles que la fortune. De plus, ajouta-t-il gaiement, si je suis à court d'argent de temps en temps, je sais que tu n'hésiteras pas à me dépanner de quelques centaines de livres...

— Nous avons des difficultés financières, n'est-ce pas ? insista Élizabeth, bien trop alertée pour penser à ses débuts dans le monde.

Robert détourna les yeux et soupira.

— Nous sommes un peu dans le pétrin... En réalité, avoua-t-il à contrecœur, comprenant qu'il ne pourrait la berner, nous sommes dans une situation délicate. Voire catastrophique.

— Comment est-ce possible ?

Malgré la peur qui la taraudait, elle s'efforçait de paraître calme.

Robert rougit, embarrassé.

— D'abord, père nous a laissé une quantité de dettes. De jeu pour la plupart. Et j'en ai accumulé moi aussi, du même genre. J'ai réussi à tranquilliser nos créanciers ces dernières années, mais ils commencent à se lasser sérieusement. Et il n'y a pas que ça. Havenhurst coûte une petite fortune, Élizabeth. Nous avons plus de dépenses que de recettes, et de loin ! Résultat, nous sommes endettés jusqu'au cou, toi et moi. Nous allons devoir vendre une partie des objets d'art pour rembourser les dettes les plus criantes, sinon nous ne pourrons jamais nous montrer à Londres. Et ce n'est pas le pire. Havenhurst t'appartient, mais si tu n'épouses pas un beau parti, bientôt le domaine sera mis en vente par adjudication.

Élizabeth était complètement bouleversée, pourtant elle parvint à garder une voix à peu près ferme.

— Tu disais que la Saison à Londres coûterait une fortune. Or visiblement, nous ne possédons plus grand-chose.

— Les créanciers se calmeront dès qu'ils apprendront tes fiançailles avec un homme riche, et je puis t'assurer que tu n'auras aucun mal à en dénicher un !

Élizabeth trouvait ce plan froidement calculateur, mais Robert secoua la tête, pratique pour une fois.

— Tu es une femme, ma douce. Tu dois te marier, tu le sais... Ce n'est pas ici que tu rencontreras un parti digne de toi. Et je n'ai pas l'intention d'accepter n'importe qui pour beau-frère. Je choisirai quelqu'un que tu pourras aimer et je demanderai une longue période de

fiançailles, compte tenu de ta jeunesse. Aucun homme digne de ce nom ne voudrait bousculer une jeune fille avant qu'elle ne soit prête pour le mariage. C'est le seul moyen... conclut-il en la voyant sur le point de discuter.

En fait, les parents d'Élizabeth lui avaient fait comprendre, avant leur mort, que son destin était de se marier selon les vœux de sa famille. Son demi-frère se trouvait chargé de la sélection, et Élizabeth devait lui faire confiance.

— Avoue, plaisanta-t-il gentiment. N'as-tu jamais rêvé de porter des toilettes luxueuses et d'être courtisée par de beaux jeunes gens ?

— Parfois, peut-être... confessa-t-elle avec un petit sourire de biais.

Puis elle reprit avec un petit rire :

— Très bien, nous pouvons toujours essayer...

— Il faudra faire plus qu'essayer, ma douce. Il faudra y arriver. Sinon tu te retrouveras gouvernante des enfants des autres au lieu d'être comtesse et d'élever les tiens.

Plutôt que de voir Robert enfermé dans un cachot pour dettes et elle-même dépossédée de Havenhurst, Élizabeth aurait accepté n'importe quoi.

Durant le semestre qui suivit, Robert se démena comme un beau diable pour que l'entrée de sa sœur dans le monde soit spectaculaire.

Il engagea une certaine Mme Porter afin de lui enseigner les règles compliquées de la bonne société. Élizabeth apprit alors qu'elle devait bien se garder de montrer son intelligence, sa culture... et son goût pour le jardinage.

Une couturière vint exprès de Londres confectionner toutes les robes que Mme Porter jugeait nécessaires pour la Saison.

Miss Lucinda Throckmorton-Jones, dame de compagnie de plusieurs jeunes filles ayant réussi dans le monde les années passées, vint séjourner à Havenhurst.

Avec son petit chignon serré et son dos bien droit, elle avait toujours l'air pincé. Et elle réussissait l'exploit de demeurer des heures assise au même endroit sans bouger le petit doigt.

Élizabeth refusa de se laisser impressionner par son allure rébarbative et chercha un moyen de percer sa cuirasse. Elle commença par l'appeler « Lucy », mais reçut pour toute récompense un froncement de sourcils courroucé. Elle ne tarda pas cependant à l'amadouer.

Quelques jours après son arrivée, Miss Throckmorton-Jones la trouva lovée dans un fauteuil de la bibliothèque, un livre sur les genoux.

— Vous aimez la lecture ? demanda-t-elle d'un ton revêché.

— Oui, répondit Élizabeth avec son plus aimable sourire. Et vous ?

— Connaissez-vous Christopher Marlowe ?

— Bien sûr. Mais je lui préfère Shakespeare.

À partir de cette date, elles prirent l'habitude de commenter chaque soir leurs lectures respectives de la journée. Élizabeth comprit bientôt qu'elle avait gagné le respect de la vieille dame. Quant à son affection, elle n'aurait su le dire. Lucinda dissimulait soigneusement toute manifestation d'émotion. Sauf une fois où elle se mit en colère contre un commerçant du village. Mais alors, quel spectacle ! Armée de son parapluie, qui ne la quittait jamais, elle pourchassa le malheureux dans sa propre boutique en l'insultant d'une voix haut perchée.

— Mon caractère emporté est mon *seul* défaut, déclara-t-elle ensuite, sans doute pour excuser sa conduite.

Élizabeth se dit que Lucinda ressemblait aux volcans qui crachaient de la lave quand la pression interne devenait trop forte.

Quand Élizabeth, Lucinda et les indispensables servantes arrivèrent à Londres, la jeune fille avait appris de Mme Porter tout ce qu'il y avait à savoir sur les us et coutumes de la capitale. Cela dit, elle était un

peu étonnée par un tel remue-ménage pour si peu. En six mois elle avait appris à danser et elle parlait sans difficultés depuis l'âge de trois ans. Or, tout ce qu'on lui demandait était de s'entretenir gracieusement de sujets banals, de ne jamais montrer son intelligence, et de savoir danser.

Le lendemain de leur installation dans une demeure louée pour l'occasion, sa protectrice, Lady Jamison, vint lui rendre visite, accompagnée de ses deux filles, Valérie et Clarissa. Valérie, qui avait un an de plus qu'Élizabeth, avait débuté dans le monde l'année précédente. Quant à Clarissa, de cinq ans son aînée, elle était veuve du vieux Lord Dumont qui était décédé un mois après les noces, laissant sa petite épouse riche, soulagée et indépendante.

Il restait deux semaines avant le début de la Saison, et Élizabeth passa énormément de temps avec les jeunes débutantes qui se rassemblaient dans le salon des Jamison pour y raconter les derniers potins. Toutes étaient à Londres dans le même but : trouver un mari qui convienne à leur famille, aussi riche et titré que possible.

C'est ainsi qu'Élizabeth compléta son éducation. Elle découvrit, à sa grande surprise, qu'il était permis de parler de la fortune de quelqu'un – surtout s'il s'agissait d'un célibataire. Le premier jour, elle fut horriblement choquée de la conversation qui allait bon train autour d'elle.

— Lord Peters est un excellent parti. Il touche vingt mille livres de rentes et a toutes les chances d'hériter de son oncle, quand celui-ci mourra d'un souffle au cœur, ce qui ne saurait tarder...

— Shoreham possède une splendide propriété dans le Wiltshire, et maman est sur des charbons ardents en attendant qu'il se déclare... Pensez, les émeraudes Shoreham !... Roselby se pavane dans un superbe carrosse bleu, mais papa affirme qu'il est criblé de dettes et que je ne dois en aucun cas m'intéresser à lui...

Élizabeth, attendez un peu de rencontrer Richard Shipley ! Ne vous laissez surtout pas abuser par son charme : c'est un vaurien et, bien qu'il s'habille toujours à la dernière mode, il n'a pas un penny en poche.

Élizabeth avait volontiers accepté l'amitié de toutes ces jeunes filles, mais elle se sentait de plus en plus gênée de leur attitude vis-à-vis de ceux qu'elles jugeaient comme inférieurs... Ce qui n'était pas surprenant de la part d'une personne qui se considérait l'égale de son majordome et de son palefrenier.

Cependant, elle était tombée amoureuse de Londres avec ses rues animées, ses parcs impeccablement tenus, et elle appréciait beaucoup ses joyeuses compagnes lorsqu'elles cessaient de colporter des ragots.

Pourtant, le soir de son premier bal, Élizabeth sentit sa belle assurance la désertir. Tandis qu'elle montait les marches de la demeure des Jamison au bras de Robert, elle fut saisie d'une terreur jusqu'alors inconnue. Dans sa tête tourbillonnaient tous les impératifs et les interdits qu'elle avait l'impression d'oublier soudain, et elle était absolument certaine qu'elle allait faire tapisserie toute la soirée.

Or dès qu'elle pénétra dans la salle de bal, elle fut tellement émerveillée par le spectacle que ses craintes s'envolèrent. Des centaines de milliers de bougies éclairaient la grande pièce dans laquelle se promenaient des hommes superbes et de ravissantes femmes vêtues de soie et de satin.

Sans voir les regards masculins qui se tournaient vers elle, elle leva sur son frère des yeux brillants de joie.

— Robert, aurais-tu pu imaginer qu'il existait tant de jolies personnes et un endroit aussi somptueux au monde ?

Dans sa robe de tulle blanc pailleté d'or, avec des roses blanches dans sa chevelure dorée, Élizabeth ressemblait à une princesse de conte de fées.

Et à la fin de la soirée, elle se *sentait* vraiment dans un conte de fées. Les jeunes gens se disputaient l'honneur de lui être présentés, de danser avec elle ou d'aller lui chercher un rafraîchissement. Elle souriait, elle dansait, mais elle ne jouait pas les coquettes comme certaines de ses amies. Au contraire, elle écoutait ses cavaliers avec un réel intérêt. En vérité, elle était gagnée par la gaieté ambiante, enchantée par la musique, étourdie par l'attention qu'on lui portait, et toutes ces émotions se reflétaient dans son regard brillant. Elle était une princesse tourbillonnante sous les lustres scintillants, et elle n'imaginait pas que cela puisse cesser un jour.

Élizabeth Cameron, avec sa beauté angélique, ses cheveux d'or et ses yeux verts avait séduit le Tout-Londres en une soirée.

Les visiteurs se bousculèrent à sa porte dès le lendemain, et ce fut dans son salon qu'elle fit ses plus grandes conquêtes. Non seulement elle était belle, mais elle était de compagnie simple et agréable.

En trois semaines, quatorze gentilshommes demandèrent sa main, record sans précédent dont le bruit se répandit comme une traînée de poudre.

Douze de ses prétendants étaient jeunes, fous d'elle et célibataires. Les deux autres étaient nettement plus vieux mais tout aussi amoureux. Robert, avec une grande fierté et un manque de tact certain, les éconduisit brutalement. Fidèle à sa parole, il espérait trouver pour sa sœur le mari *idéal*, avec qui elle serait heureuse.

Le quinzième chevalier servant possédait toutes les qualités requises. Vingt-cinq ans, extrêmement riche, fort beau et plein de charme, le vicomte Mondevale était sans aucun doute l'un des meilleurs partis de la Saison.

Robert annonça à Élizabeth ce soir-là qu'il avait failli oublier tout savoir-vivre lorsque le vicomte lui avait formulé sa demande, et lui sauter au cou pour le féliciter de ses prochaines fiançailles.

La jeune fille fut fort heureuse que l'un de ses soupirants préférés ait été choisi par son frère.

— Oh Robert, il est tout à fait charmant. Je... je ne l'aurais pas cru suffisamment épris pour demander ma main.

— Princesse, tout homme qui pose les yeux sur toi finit par perdre la tête. C'est une simple question de temps.

Élizabeth haussa les épaules. Elle était un peu lasse d'entendre parler de son joli visage comme si c'était tout ce qu'elle possédait. De plus, les réjouissances frénétiques et la gaieté superficielle de Londres commençaient à perdre de leur intérêt à ses yeux. En fait, elle était extrêmement soulagée que son mariage soit enfin décidé.

— Mondevale te rendra visite cet après-midi, poursuivait Robert, mais je n'ai pas l'intention de lui donner ma réponse avant une ou deux semaines. L'attente renforcera encore son amour, et tu mérites bien encore quelques jours de liberté avant de t'engager définitivement.

S'engager... À ce mot, Élizabeth se sentit un peu mal à l'aise.

— Je redoutais de lui avouer que ta dot n'est que de cinq mille livres, mais il semble s'en moquer. C'est toi qu'il veut. Il souhaite te couvrir de rubis gros comme le poing.

— C'est... merveilleux, murmura Élizabeth.

— *Tu es merveilleuse !* s'exclama son frère. Tu nous tires une belle épine du pied.

Le vicomte arriva à trois heures, et Élizabeth le reçut dans le petit salon. Il lui prit les mains et sourit en la regardant au fond des yeux.

— La réponse est oui, n'est-ce pas ?

C'était plus une affirmation qu'une question.

— Vous venez de parler à mon frère ? s'étonna-t-elle.

— Non.

— Alors comment connaissez-vous ma réponse ?

— L'omniprésente Miss Throckmorton-Jones à l'œil de lynx n'est pas à vos côtés pour la première fois en un mois...

Il déposa un baiser sur le front de la jeune fille qui rougit.

— Savez-vous combien vous êtes belle ?

Elle commençait à s'en douter, à force de se l'entendre répéter, et elle eut envie de rétorquer : « Savez-vous combien je suis intelligente ? » Non pour se vanter, car elle aimait réellement lire, réfléchir, discuter. Mais elle n'était pas certaine qu'il apprécierait ce trait de sa personnalité.

— Vous êtes charmante, murmura-t-il.

Élizabeth se demanda très sérieusement *pourquoi* il le pensait. Il ignorait qu'elle aimait pêcher à la ligne, rire, et qu'elle maniait le pistolet comme un tireur d'élite. Il ignorait qu'elle avait organisé des courses de charrettes dans la grande cour d'Havenhurst et que les plantes s'épanouissaient miraculeusement sous ses doigts. Écouterait-il seulement ses histoires sur Havenhurst et ses pittoresques propriétaires ? Il ne savait rien d'elle, et elle ne savait rien de lui.

Elle aurait aimé demander l'avis de Lucinda, mais celle-ci était au lit avec une forte fièvre.

Élizabeth était encore tracassée par ce problème le lendemain après-midi lorsqu'elle partit pour le sinistre week-end qui allait bouleverser le cours de son existence.

La réception se tenait dans le ravissant manoir de la sœur de Valérie, Lady Clarissa Dumont.

Lorsque Élizabeth arriva, de nombreux couples se promenaient sur les pelouses en se contant fleurette, riant et buvant sans compter le champagne qui ruisselait des fontaines de cristal. Il y avait environ cent cinquante personnes, et une trentaine seulement, parmi lesquelles Élizabeth et trois de ses amies – Valérie bien sûr, mais aussi Pénélope et Georgina –, devaient rester deux jours. Si elle avait été moins naïve, Élizabeth

aurait remarqué tout de suite que les invités étaient plus âgés, beaucoup plus expérimentés et beaucoup plus libertins que ceux qu'elle rencontrait habituellement. Et elle serait partie...

Assise dans son salon de Havenhurst, Élizabeth se demandait comment elle avait pu se montrer si crédule, si sotté.

Elle ferma les yeux, ravalant un gros sanglot d'humiliation. Pourquoi fallait-il que les bons souvenirs pâussent et se fanent, alors que les mauvais gardaient une si cruelle vivacité ? Aujourd'hui encore, elle se rappelait cette soirée avec une intensité effrayante. Elle la voyait, elle l'entendait, elle la sentait...

Des roses. Il y en avait à foison dans les jardins qu'elle traversait à la recherche de ses amies. De la salle de bal s'élevait un air de valse.

Le soir tombait, des serviteurs allumaient des torches le long des allées empierrées. Toutefois, les sentiers situés sous les terrasses étaient laissés dans l'ombre pour les couples à la recherche de quelque intimité, à l'abri d'une haie ou dans la serre. Mais cela, Élizabeth le comprit seulement plus tard.

Elle trouva ses amies en train de papoter au fond du jardin, à demi dissimulées par une haie de troènes. En s'approchant, elle s'aperçut qu'en réalité, elles épiaient à travers les arbustes quelqu'un qui semblait fort exciter leur curiosité.

— Voilà ce que ma sœur appelle une « allure virile », pouffait Valérie.

Les trois jeunes filles observaient celui qui avait eu l'honneur de plaire à la très sophistiquée Clarissa.

Élizabeth, qui venait de tacher un de ses souliers, se désolait. Lui serait-il possible d'en racheter un seul ?...

— Je ne peux pas croire qu'il soit là, murmura Valérie. Les autres vont mourir de jalousie quand nous leur raconterons que nous l'avons vu !

Elle aperçut alors Élizabeth et lui fit signe de s'approcher.

— Regardez, Élizabeth, n'est-il pas absolument *divin*, avec son air mystérieux, un peu moqueur ?

La jeune fille contourna la haie. Des hommes et leurs élégantes compagnes se dirigeaient nonchalamment vers la salle de bal. Son regard s'attarda aux hommes vêtus de culottes de satin pastel et de jaquettes aux couleurs vives.

— Qui suis-je supposée voir ? demanda-t-elle.

— M. Charles Thornton, sotté ! Non attendez, il s'est éloigné dans l'ombre.

— Qui est Charles Thornton ?

— C'est le problème : personne ne le sait... ou pas précisément... On pense qu'il pourrait être le petit-fils du duc de Stanhope.

Comme toutes les débutantes, Élizabeth avait dû étudier le Bottin mondain, véritable bible de la haute société.

— Le duc de Stanhope est très âgé, fit-elle remarquer, et il n'a pas d'héritier.

— Certes. Mais on raconte que Thornton est son petit-fils... *illégitime*, chuchota Valérie.

— Voyez-vous, intervint Pénélope avec autorité, le duc de Stanhope avait bien un fils, mais il l'a déshérité il y a des années. D'après maman, ce fut un véritable scandale à l'époque. Le fils du vieux duc a épousé une paysanne écossaise qui avait même du sang irlandais. Une rien du tout, en somme. Charles pourrait donc être le petit-fils du duc...

— J'ai entendu dire qu'il est tellement riche qu'il lui est arrivé de jouer vingt-cinq mille livres sur une seule donne, dans une salle de jeu parisienne.

— Pour l'amour du Ciel, il n'a pas agi ainsi parce qu'il est riche, rectifia Georgina, mais parce qu'il a la passion du jeu ! Mon frère le connaît, et il prétend que c'est le joueur type, quelqu'un sans passé, ni titre, ni relations... ni fortune !

— C'est bien possible, admit Valérie. Regardez, le voilà ! Lady Mary Watterly est littéralement pendue à son bras !